



LES DAUPHINS DE CASCADIA

SEPTIÈME ÉPISODE
D'UN FEUILLETON AQUALITTÉRAIRE
OÙ L'ON S'AVENTURE EN TRAIN À CASCADIA,
À LA RENCONTRE DES ÉMISSAIRES AQUATIQUES
DE CE PAYS POTENTIEL

07

PAR DANIEL CANTY
ILLUSTRATION STÉPHANE POIRIER

Pour Kate

J'ai la nostalgie, en cet été finissant, de ceux qui les ont précédés. *America is no longer a rail country.* C'est par ces paroles qu'une employée du rail accueille mes questions au débarcadère d'Oakland. Longue dame blonde elle porte élégamment l'uniforme marine d'Amtrak, et manie le walkie-talkie avec humour et autorité. Le *Coast Starlight*, où je viens de passer une journée et une nuit entière, est reparti en tremblant vers Los Angeles. Elle m'indique le chemin jusqu'au ferry – *take a right at Jack London's cabin...* – qui rejoint la *city on the bay*.

Où disparaissent les pays qu'on s'invente ? L'été dernier, j'ai voulu prendre mes vacances à Cascadia, république rêvée du Nord-Ouest américain, en montant à bord du tortillard *Cascades*, de Vancouver, Colombie-Britannique, à Eugene, Oregon, puis du *Coast Starlight* jusqu'à San Francisco.

En 1813, Thomas Jefferson, dans une lettre au président de la *Pacific Fur Company*, louait l'établissement du poste de traite de Fort Astoria comme « le germe d'un grand empire, libre et indépendant, de ce côté de notre continent ». L'argent n'obéit qu'à lui-même et, l'année suivante, John Jacob Astor cédait le territoire à la Compagnie de la Baie d'Hudson de Montréal. Le rêve cyclique de l'indépendance s'était installé dans les consciences du Nord-Ouest. Il ferait retour à chaque tressaillement du corps politique américain. Cascadia est une contrée au nom changeant – Astoria, Oregon, State of Jefferson, Ecotopia – et aux frontières mouvantes, débordant, selon la fortune politique du moment, jusqu'en Alaska, en Alberta ou au Montana, et parfois même jusqu'aux collines de San Francisco.

Aujourd'hui, Cascadia la bien-nommée réclame

son autonomie au nom de son unité écologique. Le *pays*, nous rappellent ses citoyens potentiels, est une donnée du *paysage*. Le passager du *Cascades* peut difficilement leur prêter tort en voyant défiler par les fenêtres l' *élément nord-ouest* : la découpe étincelante de soleil des rivières et des fjords, courant par les forêts et les vallées verdoyantes des monts Cascades.

Le *Coast Starlight*, lui, a un nom trompeur. Le long voyage jusqu'à Oakland ne laisse voir ni la côte ni les astres. *There is no starlight to the Coast Starlight*. Le passager est captif d'un long convoi étagé, au fuselage de métal brossé. Au rez-de-chaussée, à un pas des salles d'eau, Amtrak, qui pense à nos loisirs, a disposé un trio d'arcades électroniques rescapées des années quatre-vingt. À l'étage, les passagers de deuxième classe s'entassent dans un compartiment bas de plafond, où le papotage des familles s'entremêle aux froissements incessants des sacs de plastique.

Excité par la promesse des étoiles et du large, j'ai choisi le *window seat*. Mon voisin est un basané ingénieur de cinquante-huit ans, qui en fait vingt de moins. Il s'est blessé en randonnée, et sa jambe repose à un angle obtus. J'envisage avec inquiétude les entraves à ma mobilité. Il m'explique qu'il travaille à l'installation des oléoducs, dont le tracé transcontinental est plus évident que celui de n'importe quelle frontière. Ses enfants s'appêtent à entrer à l'université et il s'est séparé de son épouse. Elle l'attend tout de même à la station. Les citoyens de Cascadia peuvent s'entendre sur la nécessité de ne pas s'entendre : elle demeurera dans la vie qu'ils se sont inventée, lui renouera avec l'élan de sa jeunesse contre-culturelle, et la promesse de la *frontier*.

Le *Coast Starlight* s'éloigne de l'Oregon par des cols montagneux. Au fond des ravins, on aperçoit des troncs, du matériel de coupe éparpillé. Je songe aux campements de fortune des pionniers. Le crépuscule s'épaissit. Bientôt, il fera si noir autour du train que les passagers pourront s'endormir sans même tirer les rideaux. Combien lointaine est la côte ? Où sont les étoiles ? Mon voisin pivote à angle droit pour me laisser passer et je me faufile entre les familles endormies pour rejoindre le wagon panoramique.

Je trouve à m'installer dans un fauteuil pivotant, pour lire le roman de Ted Mooney, *Easy Travel to Other Planets*, publié en 1981. Par le plexi

épais des vitres, on ne voit rien que son propre reflet. Une lune floue flotte sur la découpe fuligineuse des montagnes. Ce soir, cette planète qui n'est pas une chevrote comme la lumière d'un projecteur. Sur Terre, je suis captif d'un film où rien n'arrive.

Le regard tourné vers les étoiles, nous en oublions parfois que nous sommes entourés d'intelligences étrangères, avec lesquelles nous n'arrivons pas plus à communiquer qu'avec nos semblables. *Easy Travel to Other Planets* s'ouvre sur l'accouplement, dans une maison inondée, d'une jeune femme et d'un dauphin. La conscience poétique de l'animal s'entremêle au flot de la narration. Le monde du roman existe en équilibre sur les brisants du temps, entre la réalité du début des années quatre-vingt et un futur qui n'est pas tout à fait notre présent. Le cancer et le sida s'installent. Une menace de guerre nucléaire pèse sur l'Antarctique. Le président des États-Unis aperçoit un ovni. Les frontières de la conscience sont embrouillées par les déluges de l'information, et les populations civiles pratiquent des manœuvres de récupération pour répondre aux vagues épileptiques d'*information sickness*. Le sexe ouvre sur des réalités parallèles, sans issues véritables. Personne ne sait plus comment être ensemble, ni comment être libre. L'humanité doit découvrir de nouvelles espèces de sentiments.

Je retourne à mon siège pour tenter de dormir. Je suis obligé de réveiller mon compagnon, qui dort la tête posée sur le plateau rétractable comme sur un oreiller. En bas, une troupe d'adolescents repousse, à grand renfort de *blips blips*, vague après vague de *Space Invaders*. Je m'endors, m'éveille avec les arrêts du train. Une enfilade de belvédères révèle, sur fond montagneux, la découpe d'une banlieue industrielle. L'arc argenté du convoi se perd dans l'obscurité. Des fumeurs et des enfants en pyjama s'attroupent le long du quai. Le train lourdement repart. Je m'éveille de nouveau à l'aube. Nous sommes à l'arrêt complet, près d'un square. Le vent agite le feuillage de trois arbres tropicaux. Derrière, trois tours à bureaux. Des voitures rares.

Cascadia, où es-tu ? Sur le débarcadère d'Oakland, je sens déjà souffler un vent salin. La libération est proche. Kate veut m'emmener à la mer. Nous allons en voiture vers Ocean Beach. Sur la banquette avant, Fiona navigue dans l'image numérique de la ville, indiquant la voie à suivre à

Chris. Bientôt, nous marcherons pieds nus dans le sable et les vents. Les surfeurs, près du rocher à requins, ont de la difficulté à se redresser sur les brisants. Puis, au milieu du trio, au creux d'une vague, un être luisant et aérodynamique apparaît. La peur d'un prédateur passe en nous. Mais c'est un dauphin. Puis trois autres. Ils se glissent avec l'aisance de l'eau entre les surfeurs qui tout autour tombent.

En fin de soirée, un rougeolement s'installe à l'horizon. Du haut des quatorze collines, le blanc moutonnement des vagues sur le Pacifique assombri est encore visible. Des nageurs miraculeux s'éloignent vers l'horizon. Cascadia, planète proche, retourne avec eux à la mer, en attendant d'exister enfin. •

LE BATHYSCAPHE N°7,
AUTOMNE 2011

—

LASOCIETEDESGRANDSFONDS.COM

